

Simone de Beauvoir et la problématique du génie /
Carmen Boustani. — Extrait de : Revue des lettres et de
traduction. — N° 6 (2000), pp. 325-335.

Bibliogr.

Notes au bas des pages.

I. Ecrivaines françaises — France. II. Beauvoir, Simone
de, 1908-1986 — Critique et interprétation. III.
Féministes — France.

PER L1037 / FL76950P

SIMONE DE BEAUVOIR

ET LA PROBLÉMATIQUE DU GÉNIE

Carmen BOUSTANI
Université libanaise (Beyrouth)

Simone de Beauvoir est persuadée que les femmes ne se mettront pas à libérer leur force créatrice tant que la société n'aura pas complètement résolu les problèmes pratiques de la nourriture, du ménage et de la garde des enfants. Ces importantes difficultés inhibent l'épanouissement du génie créateur. Beaucoup se sont moqués de cette indispensable condition naturelle qui semblait écarter définitivement les femmes du génie.

«Il y a des femmes qui sont folles et il y a des femmes de talent: aucune (selon Beauvoir) n'a cette folie dans le talent qu'on appelle le génie»¹, pourtant les femmes changent et quelques-unes ont commencé à s'aventurer sur les frontières mouvantes qui nous obligent à nous raconter leur histoire parce qu'elle est indissociable de leur invention et parce qu'elle est dégagée de toute inhibition pour avancer et mettre en question les images mentales faites par les hommes.

Appelons ainsi génie, ceux que le génie effraye de toute façon et disons que quand une femme exprime très tôt et très fort un génie dans quelque matière que ce soit, on l'estime dangereusement anormale. Selon Madame de Staël «une femme de génie est un objet de curiosité, elle promène sa singulière existence comme les parias de l'Inde entre toutes les classes dont elle ne peut être»². En effet, le refoulement du manque, du castré, l'empêche de s'épanouir dans une espèce d'inspiration divine considérée comme don des dieux.

(1) Simone Beauvoir (de), *Le deuxième sexe*, Idées/Gallimard, 1984, t II, p. 472.

(2) Germaine de Staël, *De la littérature*, Classiques Larousse, 1972.

Mon propos consistera à définir l'apport du *Deuxième sexe* quant à l'espace de la création de la femme en questionnant son évolution et son accomplissement. J'insisterai sur le fait que Simone de Beauvoir se voulait une «exploratrice objective» du monde féminin. Son souci est de donner, à la femme, une prise de conscience de sa condition qui l'aide à se réaliser et la pose comme sujet, ce qui est un canal de mobilisation de toute création. Si Beauvoir n'a pas affirmé que le génie est féminin, c'est que la situation de la femme au milieu du siècle était encore aliénante. Beauvoir cite Jefferson en réponse aux européens qui reprochent aux Américains barbares de ne posséder des écrivains et des artistes: «Laissez-nous exister avant de nous demander de justifier notre existence»³. Cinquante ans après la parution du *Deuxième sexe*, la femme libre dans l'écriture est en train de naître. Certes, on se demande, si la femme a trouvé de «l'inconnu», «des choses étranges», prophétie de Rimbaud que cite Beauvoir dans le *Deuxième sexe* au chapitre «Vers la libération».

I- Une modestie raisonnable dans l'acte d'écrire

En pénétrant dans le domaine des femmes, nous constatons que l'histoire de leur condition pèse de tout son poids sur leurs œuvres romanesques en tant que thème et en tant qu'écriture. Bien que pour Roland Barthes «la création littéraire ne s'encombre pas de menus faits venus de l'Histoire», l'écriture des femmes s'enchâsse dans leur histoire et leurs œuvres reflètent la sphère du privé.

Une interaction s'établit entre l'écriture et la condition de la femme mettant à jour les contraintes féminines à la création comme des situations modifiables par la manière de les vivre. La femme qui écrivait ne sortait pas de son ghetto à l'intérieur de l'écriture patriarcale. Selon Beauvoir, elle écrit comme elle brode ou comme elle fait de l'aquarelle. Elle se cache pour écrire à des heures où personne ne peut supposer qu'elle se livre à une activité interdite à sa condition féminine. La plupart des femmes ne profitaient pas de la première

(3) *Le deuxième sexe*...t II, p. 481.

condition pour écrire qui est de s'appartenir, or traditionnellement, la femme appartenait à sa famille et non à elle-même, elle devrait être la disponibilité même.

Si douée que soit la femme au départ, si ses dons ne peuvent être exploités, elle sera limitée à sa condition. Au lieu de se donner entièrement à sa création, elle la considère comme un simple ornement de sa vie, un intermédiaire inessentiel lui permettant d'exhiber sa propre personne. Beauvoir constate que les conditions sociales influent sur l'exploitation des dons. Elle donne l'exemple de Van Gogh essayant de montrer que si une fille était née à la place de Van Gogh, elle n'aurait pas eu les chances qu'il a eues. C'est ce que Stendhal a exprimé en disant «Tout génie qui naît femme est perdu pour l'humanité».

Or, la femme prenait la plume quand elle échouait dans son rôle de femme au foyer ou quand elle vivait hors de sa situation traditionnelle. S'il lui arrivait d'envisager d'écrire, elle ne le concevait que comme une activité marginale. Elle était plutôt une sorte de Pénélope littéraire qui défaisait par culpabilité la toile qui se tissait. On dirait qu'elle avait honte de s'afficher comme auteur pour ne pas avoir l'air d'une pédante, d'un bas-bleu. Il semble, qu'elle doit se faire pardonner ses prétentions littéraires en introduisant dans la littérature ses grâces et ses préciosités bien choisies. Son écriture restait intermittente, entrecoupée par les besognes quotidiennes. Pour illustrer cette idée, nous citons Colette «il faut du temps pour écrire ! et puis, je ne suis pas Balzac, moi... le conte fragile que j'édifie s'émiette quand le fournisseur sonne, quand le bottier présente sa facture, quand l'avoué téléphone...»⁴.

II- devenir homme de la femme

L'écriture et la féminité n'étant pas conciliables, ce rapport avec l'acte d'écrire passait par le fantasme d'une virilité imposée. En plein XXe siècle, l'éloge fait à Marguerite Yourcenar lors de sa réception à l'Académie française, est significatif: «On peut aimer beaucoup les

(4) Colette, *La vagabonde*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1984, t.1, p. 1074.

femmes et s'enchanter d'en rencontrer une qui écrit comme un homme ou plutôt comme la plupart n'écrivent pas»⁵.

D'ailleurs, nul ne peut ignorer la précarité de la situation de la femme - auteur qui fut considérée comme un «symptôme». La femme -auteur prenait la plume, mais sans oser se manifester ouvertement. Elle se cachait derrière des pseudonymes masculins qui lui servaient de patronymes et lui permettaient de se définir et de se créer. Elle se résignait à se classer comme un homme et à penser en homme affichant par-là un certain hermaphrodisme mental qui ne cache pas pour autant sa nature de femme. Ce goût du travesti que prend la femme pour écrire et pour être publié est dû d'un côté à l'interdit de la société sexiste qui considère son "crime" comme un acte contre l'humanité et de l'autre, elle est flattée d'être admise dans le monde de la pensée (monde masculin).

III - Une écriture de revendication

Sous l'influence du courant féministe, la femme présente le projet d'une certaine émancipation qui se poursuit à l'époque moderne où elle ne vit plus en «deçà de l'homme», «en deçà du choix». Elle dénonce sa dépendance dans l'écriture, elle tend à choisir, en un mot à vivre. Son désir de s'exprimer engendre des œuvres fortes (roman, autobiographie, journal intime). Elle se démarque par la singularité de ses propres sensations à travers des «images charnelles», «des adjectifs savoureux», un vocabulaire chez la plupart, plus remarquable que la syntaxe, ce qui traduit un intérêt pour les choses plutôt que pour leur rapport.

La femme réclame le pouvoir dans le monde de la parole et de l'action. Le non sujet revendique le droit de devenir sujet. D'ailleurs, Simone de Beauvoir se définit dans *La force de l'âge* comme écrivain à part entière «le fait est que je suis un écrivain: une femme écrivain, ce n'est pas une femme d'intérieur qui écrit, mais quelqu'un dont toute l'existence est commandée par l'écriture»⁶.

(5) *Le monde littéraire*, 8 mars 1980.

(6) Simone de Beauvoir, *La force de l'âge*, Paris, Gallimard, 1960, p. 76.

L'écriture de la femme n'a plus à être le propre écho de celle du mâle, elle se veut une innovation qui cherche sa place. Pour la faire émerger, des femmes se sont données des moyens dans les années soixante-dix par le recours aux revues, maisons d'éditions et cinéma. Cette prise en charge du monde qui l'entoure est le propre de la création. Ces femmes se sentent responsables comme les hommes, elles sont à l'aise dans leur liberté de création. Elles contredisent La Bruyère qui ne voyait leur talent et leur génie que dans les ouvrages de la main.

IV– Les premiers pas vers le génie

La femme veut se libérer de sa condition subalterne dans l'écriture et réclame comme première condition «une chambre à soi», condition suffisante lui permettant de s'appartenir et d'acquérir dans l'acte d'écrire une longue patience dont Buffon disait qu'elle était la source du génie. Buffon n'entendait pas cette patience froide qui n'a rien de commun avec le feu sacré. En effet, Beauvoir reconnaît que l'écriture est un métier de forçat et que le talent n'est pas quelque chose de donné mais quelque chose d'acquis. Elle prend Colette en exemple, insistant sur la spontanéité réfléchie de son style. Or l'écriture devient un rite pour Colette. On se réfère à sa présentation de l'écriture dans *Trois... six... neuf* «ce que l'amour préfère, le chaste travail le réclame. Il choisit lui aussi, de verrouiller la porte, d'allumer en plein midi la lampe, de déployer les rideaux et de faire silence»⁷. En partant du *Deuxième sexe*, nous nous interrogeons: l'écriture des femmes implique-t-elle leur assimilation à un sujet universel (l'homme) ou bien à la constitution d'un sujet spécifique (la/les femme(s))? En d'autres termes, Beauvoir qui a œuvré pour une égalité de droits, a-t-elle refusé dans l'écriture la différence au sens de spécificité.

La formule de Beauvoir est mieux connue que la pensée qui la sous-tend, «on ne naît pas femme, on le devient», autrement dit la biologie n'est pas le destin de la femme. En se basant sur de pareils critères, elle

(7) Colette, *Trois... six... neuf*, Le livre de poche, 1974, p. 184.

a soutenu l'égalité de la femme, insistant sur une différence de condition et non pas sur une différence sexuelle.

Pourtant en 1978, Beauvoir réitère sa position: «Je crois absolument qu'il y a de profondes différences entre les hommes et les femmes, au désavantage des femmes; d'ailleurs dans l'ensemble ces différences ne viennent pas de natures féminines ou masculines mais de l'ensemble culturel». L'essentiel pour Beauvoir était que la femme entre en «littérature véritable». C'est à dire qu'elle se coule dans le monde de penser des hommes. De là réside l'axe essentiel du *Deuxième sexe* destiné à expliquer comment les femmes ont été réduites à l'infériorité par l'histoire et non par la nature. Dans une interview donnée à Alice Scharzer, Beauvoir précise que les différences qui existent entre homme et femme ne sont pas plus importantes que les différences individuelles qui peuvent exister entre des hommes et des femmes. «je pense que la femme sera aussi créatrice que l'homme, mais qu'elle n'apportera pas de valeurs neuves. Croire le contraire, c'est croire qu'il existe une nature féminine ce que j'ai toujours nié.⁸»

A Rimbaud qui annonce «l'infini servage de la femme», Beauvoir fait écho. Elle croit aux retrouvailles de l'homme et de la femme qui «affirment sans équivoque leur fraternité». Alors que Rimbaud imaginait que la femme lorsqu'elle serait libérée apporterait quelque chose de différent au monde. «elle trouvera des choses étranges, insondables, repoussantes, délicieuses, nous les prendrons, nous les comprendrons»⁹, Beauvoir ne croit pas, quant à elle, que lorsque les femmes auront conquis l'égalité, il se développera chez elles des valeurs spécifiquement féminines. Mais bien que l'auteur du *Deuxième sexe* ne veuille pas croire à une prétendue écriture féminine, elle reconnaît les impressions toutes vives de l'auteur des *Vrilles de la vigne*: «On admire chez Colette une spontanéité qui ne se rencontre chez aucun écrivain masculin»¹⁰.

(8) Alice Scharzer, *Interview avec Simone de Beauvoir aujourd'hui*, Mercure de France, 1984.

(9) Arthur Rimbaud, lettre à Pierre Demeny, 15 mai 1871, cité dans *Le deuxième sexe*, t. 2, p. 481.

(10) Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, Gallimard 1984, t. 1, p. 469.

V- Ambiguïté de Beauvoir

Simone de Beauvoir n'a pas tranché sur le sujet, ses idées sont restées contradictoires. Elle reconnaît que les romans écrits par des femmes abordent leur monde intérieur et que les femmes se servent des valeurs masculines pour rendre compte des faits féminins. «Il n'est pas sûr que ses «mondes d'idées» seraient différents de ceux des hommes puisque c'est en s'assimilant à eux qu'elle s'affranchit»¹¹. Pourtant, elle admet d'un côté, l'existence de valeurs féminines camouflées sous la pensée au masculin. «La femme qui choisit de raisonner, de s'exprimer selon les techniques masculines aura à cœur d'étouffer une singularité dont elle se défie; comme l'étudiante, elle sera facilement appliquée et pédante; elle imitera la rigueur, la vigueur virile. Elle pourra devenir une excellente théoricienne, acquérir un solide talent; mais elle se sera imposée de répudier tout ce qu'il y avait en elle de différent»¹².

Simone de Beauvoir reconnaît que la femme voudrait s'approprier le langage, mais ce langage est marqué par les hommes. Car il est le reflet des images sociales et du statut de la femme dans la société. Or, elle constate qu'il y a une quantité de mots qui sont spécifiquement masculins et dont il faut se méfier parce que, dira-t-elle: «si on est pris au piège des mots, on finit par penser, par écrire comme des hommes». Donc il y a chez elle une mise en question du langage et elle s'efforce de s'interroger sur l'identité langagière de la femme. On pense à Virginia Woolf «ce serait bien trop dommage que les femmes écrivent comme les hommes ou vivent comme les hommes»¹³. Plus tard, sur les pas d'études linguistiques, Marina Yaguello dans *Les mots et les femmes*, assied de manière plus scientifique les affirmations véhiculées par la pensée féministe dans le parcours sur la langue.

Par réaction viscérale, la femme refuse sa dépossession «être pour autrui», et cherche une affirmation par l'écriture. Elle veut faire entendre sa voix pour parler de choses que le discours masculin n'abordait pas ou qu'il n'effleurait qu'en terme abstrait. S'opposant

(11) Ibid. t II, p. 481.

(12) Ibid. t. II p. 472.

(13) Virginia Woolf, *Une chambre à soi*, Paris, Denoël/Gontier, 1978, p. 94.

aux partisans d'une écriture neutre qui se rapporte en fait à l'esprit masculin, le féminin surmonte son aliénation.

La pensée contemporaine reprend la notion d'égalité, dans le sens d'égalité dans la différence, chacun chacune selon sa singularité, alors que chez Beauvoir la différence était neutralisée au profit de l'universalisation du masculin. Mais égalité et différence ne peuvent pas être réduites l'une à l'autre, ce serait appauvrir l'humanité entière. Du coup, lorsque nous parlons d'égalité dans la différence sexuelle, nous ne prétendons pas nous limiter à une réduction à l'anatomie, mais à un "déploiement métaphorique" du corps amputé sur le plan du symbolique, autrement dit en rapport avec la castration.

Aujourd'hui, la création féminine tient compte de son importance. La femme produit des formes nouvelles qui ne font plus écho à des œuvres écrites par des hommes. Concernant ce sujet, Françoise Collin présente l'œuvre la plus pertinente sur la création littéraire des femmes «à penser que le langage femme c'est la liberté de pouvoir parler n'importe comment et de toutes les manières possibles, à prendre la langue à bras-le-corps, à s'y plonger, à s'y vautrer, à en jouer, à la retourner, à la ficeler, sans jamais privilégier une seule figure. Parler femme c'est découvrir que le corps est une étendue, non un organe ou un système d'organes»¹⁴.

Le cinquantenaire du *Deuxième sexe* nous incite à réexaminer la question de la création féminine et à poser un regard neuf sur le rôle des femmes écrivains. Certes, ces femmes qui avaient dix à vingt ans au temps de la parution du *Deuxième sexe* et qui sont aujourd'hui libérées de leur condition de seconde, arrivent à produire des œuvres marquées par «une folie dans le talent qu'on appelle le génie». Elles décrochent des prix littéraires et sont de plus en plus nombreux aux postes de commandes. Grâce à elles et à leur redécouverte, de nombreuses œuvres féminines sont retirées de l'oubli. Nous n'avons plus à nous interroger avec Michèle Perrot, "La femme a-t-elle une histoire?». De nos jours la création féminine rentre dans l'Histoire. Ces

(14) Françoise Collin, *Le langage des femmes*, Les cahiers du Grif, édition Complexe, 1992, p. 26.

écrivaines préparent le XXI^e siècle où, je pense, les valeurs féminines seront mieux adaptées sur le plan de la création et de la technologie.

Le féminin retrouve sa vraie voix. Cette reprise se fait sentir chez l'homme et chez la femme. Il s'agit de rompre avec une idéologie patriarcale pour réintroduire la totalité de l'humain (masculin et féminin). S'il y a du féminin dans l'un et l'autre sexe, cela ne veut pas dire qu'ils sont indistincts. Grâce à cette tendance masculine ou féminine, l'écriture favorise un travail original. Elle est introduite dans le champ de la masculinité ou de la féminité.

Somme toute, *Le deuxième sexe* a permis de s'interroger sur la condition de la femme et sur la problématique de son écriture ouvrant la voix à d'autres réflexions. C'est pour cela que je le considère indispensable aux programmes universitaires et aux bibliothèques. Il faut en faire un réel moyen d'éducation si nous voulons changer les représentations de la femme et les rapports entre les sexes. Les pays occidentalisés ont réalisé des acquis avancés concernant la situation de la femme, mais il reste à d'autres à continuer la lutte. Si je veux élargir la question, je mentionne le cas de la femme libanaise qui a fait du chemin dans l'après guerre. Elle s'oppose à ce qui brime sa libération dans un Moyen-Orient ancré dans la tradition. Au cœur d'un Liban pluridisciplinaire, nous vivons un malaise de la civilisation dans le passage d'un stade à un autre où le devenir féminin se positive relativement chez la majorité des confessions qui commencent à donner à la femme, quoique timidement, sa place dans le monde de la pensée, bien qu'il reste beaucoup à faire.

Nous constatons en cette fin de siècle, que l'écriture des femmes est qualifiée plus particulièrement par des espaces blancs, des trous dans les récits qui caractérisent leur écriture intermittente déterminée par leurs occupations multiples. En réalité, les femmes n'ont pas le temps de s'adonner à l'écriture d'une manière continue. Cette discontinuité se généralise pour devenir une spécificité de l'écriture en général. Je donne à titre d'exemple le dernier des Goncourt, *Je m'en vais* de Jean Echnoz sorti aux éditions de Minuit, roman à mon avis qui annonce une couleur à venir par ses espaces blancs et les événements racontés qui restent sans réponse, suspendus, comme si le lecteur était invité à

compléter le texte par le contre texte. Le féminin a marqué l'écriture et le genre romanesque. L'homme se féminise de plus en plus par son comportement, sa mode vestimentaire et son écriture. Ce qui était la marque du sexe, dit faible, devient la norme.

L'écriture des femmes représente aujourd'hui un coup de force sur la scène des échanges intellectuels. Il est vrai que les femmes ont écrit dans les siècles passés, mais elles n'étaient pas reconnues dans leur talent, à présent, les femmes ont les reconnaissances sociales et intellectuelles; on croit aujourd'hui à leur génie on n'a pas à s'interroger sur ce sujet comme le faisait Beauvoir.

BIBLIOGRAPHIE

- Beauvoir Simone (de), *Le deuxième sexe*, Gallimard, 1984, t. II.
 - *La force de l'âge*, Gallimard, 1960.
- Colette, *Trois... six... neuf*, Le livre de poche, 1974.
- Colette, *La vagabonde*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1984, t. I.
- Collin Françoise, *Le langage des femmes*, Les cahiers du Grif, édition Complexe, 1992.
- Echnoz Jean, *Je m'en vais*, Paris, éd. de Minuit, 1999.
- Scharzer Alice, *Interview avec Simone de Beauvoir aujourd'hui*, Mercure de France, 1984.
- Staël Germaine (de), *De la littérature*, Classiques Larousse, 1972.
- Woolf Virginia, *Une chambre à soi*, Paris, Denoël/Gontier, 1978.